

Insertion sociale, sociabilité et cycle de vie
22 février 1994
Claire Bidart
LASMAS-CNRS, Institut du longitudinal

Objet sociologique et dimension sociale

Le débat qui a surgi lors d'une des premières réunions ne peut que m'engager à ouvrir ma communication aujourd'hui par une mise au point sur le statut et la construction de mon objet.

Ce débat portait sur la façon dont un objet de recherche est situé sur un axe dont les deux pôles seraient l'individu et la société, le "micro" et le "macro"; ou plutôt, la question était: comment des enquêtes qui ont l'individu pour base, pour unité, peuvent-elles être articulées à des questionnements sur des problèmes d'ordre bien plus vaste, en particulier à des notions macro-économiques comme celle de crise, de processus global, de phénomène d'ordre général?

La sociabilité, la construction des réseaux personnels, l'amitié... voilà bien des thèmes qui paraissent passer très loin du traitement des grands enjeux mondiaux.

G. Simmel, que l'on considère comme le "fondateur" de la notion de sociabilité, fait de la sociabilité le fondement de la société, et l'objet même de la sociologie. Il définit par ailleurs la sociabilité comme "un art, totalement séparé de la vie", un "royaume aérien", "autonome", "un jeu de formes", une "valeur en soi", un "monde artificiel, constitué d'êtres qui souhaitent établir exclusivement entre eux des actions réciproques entièrement pures"... (1). L'ambiguïté est posée, on n'a pas fini de la régler. Mais peut-être, plutôt que de chercher à imposer à cet objet une place précise sur l'axe individu-société, en le tirant d'un côté ou de l'autre suivant sa propre chapelle ou le sens de sa démonstration, peut-on dire qu'il se situe dans un mouvement de tension particulière entre individu et société, qu'il participe à la fois du lien social fondamental, structurant l'ensemble dans sa totalité, et d'un "oubli" de cette inscription et de cette fonction sociale pour autoriser une illusion de liberté de choix et de personnalisation des liens.

Même à l'intérieur du cadre de la sociologie, cet objet occupe donc une position particulière. Si les études sur la sociabilité commencent à se développer, on ne peut pas dire qu'elles constituent un champ structuré de la sociologie; elles restent plutôt transversales aux champs constitués. Seules les études de réseaux ont relativement autonomisé leur problématique. Les travaux sur l'amitié sont eux carrément à la marge. L'amitié est en effet considérée comme la relation la plus "privée", la plus personnelle, et, par extension, la plus "libre" du poids des déterminations sociales; on peut voir encore aujourd'hui un sociologue s'engager dans un plaidoyer pour disputer en particulier aux psychosociologues le droit à traiter de l'amitié, et à en dégager les fondements et enjeux sociaux (2).

Comment dès lors en parler comme de faits sociaux?
Comment est-ce que je justifie le fait que je traite là d'un objet sociologique, ou plutôt comment est-ce que je construis la sociabilité et l'amitié comme des objets sociologiques?

La sociabilité, l'amitié, contrairement à d'autres objets évoqués ici (la retraite par exemple), ne font pas l'objet d'institutionnalisations, en Occident du moins. Même si certains auteurs parlent par exemple pour l'amitié d'une "institution sociale non institutionnalisée" (3).

Si l'on veut maintenant évoquer des "processus globaux" concernant cet objet, il est difficile aussi de parler de "crise" ou de "retour" de la sociabilité, de l'amitié: il y a bien des travaux historiques (4) sur les mentalités concernant l'amitié par exemple, mais ils situent l'apparition de la notion moderne au 17^e siècle. On ne peut trouver donc de matière à parler de grand processus actuel, sinon à commettre un essayisme de bon ton sur l'individualisme ou quelque autre catastrophe morale mondiale, ce que je me refuserai bien sûr à faire.

Pourtant, la sociabilité, l'amitié, ont bien un sens social. Si quelqu'un se déclare votre ami, vous saurez bien ce que cela implique comme normes, règles, comportements attendus, limites, etc. L'amitié est reconnue par la société, elle occupe un espace précis, délimité. Il y a des représentations collectives, culturelles, de l'amitié et des relations interpersonnelles en général.

La tâche du sociologue est de repérer les régularités, les variations, les divisions qui émergent à propos d'un phénomène, et qui peuvent renvoyer à des catégories d'individus, à des distinctions collectivement établies. Un objet sensible à ces déterminations peut donc être considéré comme un objet sociologique.

Or, la sociabilité est étroitement insérée dans les contextes sociaux dans lesquels elle prend place, et ses réalisations sont étroitement dépendantes des caractéristiques de ces contextes. Même si la sociabilité commence avec le caractère volontaire des relations, on s'aperçoit que des variations très importantes existent dans la façon de construire des relations interpersonnelles au travail, dans son quartier, dans des activités de loisirs... Et des variations existent aussi entre différentes entreprises, différents quartiers, etc... Les formes de hiérarchie professionnelle, de disposition de l'espace, de répartition des logements, par exemple, ont des effets réels sur les dispositions à construire des relations interpersonnelles, et sur la structuration des réseaux. Les contextes sociaux pèsent donc sur les modes de sociabilité.

Et même pour l'amitié, même si le "mythe" de l'amitié romantique, "pure", nécessite l'oubli, ou "l'abstraction" comme dit Simmel, du caractère social de la relation, on relève des régularités, des variations dans la réalisation des pratiques amicales: on a davantage d'amis quand on est jeune, quand on est diplômé, quand on provient d'une classe sociale supérieure; même les définitions que l'on donne de l'amitié en général varient socialement; par ailleurs on "élite" des amis semblables à soi sur de nombreux critères sociaux... Un peu comme pour le choix du conjoint, ce sont des déterminations qui choquent le sens commun mais qui sont bien réelles.

Sociabilité, socialisation

Outre le fait que la sociabilité soit socialement déterminée, il y a aussi, à l'inverse, la question de son rôle social, de son efficacité sur le social. La sociabilité a été reconnue, depuis G. Simmel jusqu'à N. Elias, en passant bien sûr par d'autres, comme jouant un rôle fondamental dans la définition et l'existence même de la société; elle est en effet

au coeur du lien social. C'est dans la rencontre et la confrontation avec autrui que l'individu construit son identité personnelle, et sociale. Par l'appréhension des différenciations sociales, par la reconnaissance de pairs, de groupes de référence et par l'affiliation à des groupes de personnes, il apprend à se situer d'une part, à se définir par identifications et par oppositions; il apprend également à négocier son insertion dans la société, avec les divisions et les contraintes que lui impose celle-ci. C'est cela qu'on appelle la socialisation: cette confrontation avec les autres qui apprend à se mêler à eux, à trouver parmi eux une place (et pas n'importe laquelle), et à jouer de ces situations, à y évoluer.

Même une relation qui semble toute interpersonnelle implique et manifeste des choix et des engagements liés à la structuration des milieux sociaux: aucune relation n'est "purement" interindividuelle, toutes renvoient forcément à des groupes d'appartenance, de référence, à des cercles sociaux. Et chaque relation socialise l'individu, en ce qu'elle l'insère dans un cercle ayant une définition particulière, dans un "morceau de société".

Les âges de la vie

On imagine facilement que l'insertion sociale ne peut vouloir dire la même chose, ni être envisagée de la même façon pour tout le monde. En particulier, elle prend des formes différentes, et recouvre des enjeux différents selon que l'on parle d'un enfant de 4 ans, d'un adolescent de 16 ans, ou d'un adulte de 20, 40, 60 ans. Il y a toujours matière à socialisation, dès la naissance bien sûr, mais elle n'est pas une suite régulière et homogène d'acquis. Les étapes de la socialisation sont certes liées entre elles, mais les modes de socialisation sont différents selon les âges.

Par ailleurs, l'âge est le facteur qui est le plus marquant sur l'ensemble des pratiques de sociabilité: c'est lui qui fait le plus fortement varier la sociabilité de façon générale (5). Que l'on prenne le point de vue d'un espace local et des groupes qui s'y cristallisent, le point de vue des variations concernant les réseaux personnels, ou les caractéristiques propres à chaque relation, on note que l'âge est le facteur dominant. D'autres facteurs sont bien sûr actifs aussi, en particulier l'origine sociale; simplement, ils infléchissent la courbe prioritairement définie par l'avancée en âge. Plus précisément, c'est la sensibilité à l'avancée en âge et au passage des seuils importants de la vie qui est plus ou moins prononcée selon la position et l'origine sociale. Il y a une "inégalité de sensibilité au vieillissement" (6). Mais celui-ci reste bien premier dans l'ordre des déterminations.

C'est donc d'âge que je vais vous parler ici, ou, plus largement, de processus d'avancée dans la vie. C'est la façon la plus immédiate dont j'ai pu jusqu'ici produire des résultats intéressants la question des mobilités, et qui nous permettra d'ouvrir la perspective sur une vision plus large et complexe des mobilités.

Je commencerai par vous donner un très bref aperçu des principaux résultats de quelques grandes enquêtes menées en France et aux USA (7) sur la sociabilité en ce qui concerne les effets de l'âge; je préciserai ensuite comment j'ai travaillé cette question dans ma propre enquête qualitative, et quels sont mes résultats; puis, nous verrons quelles nouvelles questions en sont nées, et donc, quels projets.

La sociabilité et l'âge: un déclin général mais pas uniforme

On est moins "sociable" au fur et à mesure que l'on vieillit; c'est la conclusion générale de l'ensemble des enquêtes. Il est cependant important de noter certaines distinctions, tant dans les résultats que dans les facteurs à l'oeuvre.

Tout d'abord, au niveau des résultats, on note que:

(précisons qu'on se limite ici à la mesure des pratiques de sociabilité des adultes (8) à des âges différents.)

- La participation aux activités collectives en général baisse nettement avec l'âge;
- le volume général de contacts avec autrui, en particulier de discussions, diminue, ainsi que le nombre de personnes avec qui l'on a des contacts
- On rencontre de moins en moins souvent les gens que l'on connaît;
- de façon générale, on sort de moins en moins

Le seuil de ce déclin semble se situer surtout autour de 40 ans; c'est là que la taille du réseau commence à baisser de façon significative pour le plus grand nombre de sujets. Mais la fréquence des contacts et des sorties diminue plus tôt.

On trouve aussi des variations qualitatives, en particulier:

- Le glissement d'une sociabilité "externe" vers une sociabilité "interne" (on reste davantage chez soi)
- Les personnes avec qui l'on est en contact sont davantage des amis dans la jeunesse, des relations de travail dans la maturité, des relations de parenté dans les âges élevés (9). Mais ce résultat est tout de suite relativisé, sur plusieurs points: en fait, on assiste davantage à une chute de la fréquentation des amis qu'à une réelle diminution de leur nombre; c'est surtout relativement que les relations de parenté sont plus importantes dans les âges élevés... Les travaux qualitatifs, on le sent bien, doivent ici prendre le relais des enquêtes statistiques, ne serait-ce que pour préciser le sens donné aux termes, et rendre compte, dans un premier temps, de la complexité de ce type d'évolution.

Est également traitée dans l'ensemble des enquêtes la question de l'homophilie, à savoir la tendance à se fréquenter entre personnes qui se ressemblent sur un ou plusieurs points. Cette tendance est très nette en ce qui concerne l'âge; c'est même la plus forte comparativement aux autres facteurs (sexe, PCS...); elle est par ailleurs encore plus marquée pour les jeunes que pour les autres: ainsi les jeunes ont une disposition plus forte à se rencontrer entre jeunes du même âge; après, on est plus éclectique.

Tels sont donc les principaux résultats issus de ces enquêtes statistiques, concernant les transformations de la sociabilité avec l'âge.

On doit cependant discerner divers facteurs à l'oeuvre dans ces processus:

Avancer en âge, c'est aussi franchir certaines étapes, certains seuils de l'entrée dans la vie adulte (principalement ici le mariage et la naissance du premier enfant). Bien sûr, le rapport entre le processus continu d'avancée en âge et le passage de ces seuils existe, mais il est loin d'être simple et direct. On sait que l'âge au mariage ou au premier enfant n'est pas le même selon les classes sociales, les générations, les

époques... La coïncidence ou les décalages avec l'autonomisation en termes d'emploi, de logement, évolue aussi. L'étude de ces calendriers et de leurs temporalités constitue un objet de recherche en soi.

Mais si l'objet est autre, et que l'on cherche simplement à mesurer les effets de l'âge sur cet objet, on se trouve devant la question: lequel de ces deux facteurs, vieillissement ou passage des seuils du cycle de vie, est le plus marquant?

En ce qui concerne l'ensemble des résultats d'enquêtes portant sur la sociabilité, on peut dire que l'âge déroule assez régulièrement une tendance à réduire la sociabilité, et que certaines étapes du cycle de vie peuvent en infléchir la pente.

Ainsi, le mariage accélère ce déclin, d'abord avec une importante réduction du niveau de participation à des cercles sociaux, à des activités extérieures, ainsi que de la fréquence des contacts avec les partenaires. Parallèlement, un célibat prolongé ralentit ce déclin. La naissance des enfants réduit la fréquentation de toutes les relations de façon très nette, sans que la taille du réseau, ni le nombre d'amis, ne soient eux vraiment réduits.

L'avancée en âge proprement dite induirait surtout une diminution de la taille du réseau, c'est-à-dire du nombre de personnes avec qui l'on a des relations; là, l'âge est plus déterminant, quelle que soit l'étape du cycle de vie, et le déclin est plus tardif.

Le cycle de vie serait donc plus déterminant sur les pratiques de sociabilité (activités, fréquentation), l'âge serait plus important pour la taille du réseau. C'est du moins ce que je peux supposer à partir d'un traitement de mes données par comparaisons, et en l'absence d'une méthodologie davantage à même d'isoler ces deux facteurs.

On note par ailleurs que le temps a davantage pris sur la participation aux cercles sociaux et, surtout, sur la fréquence des rencontres; la taille du réseau diminue plus tardivement, comme si elle bénéficiait d'une sorte d'inertie. La partie du réseau la plus affectée est celle qui est constituée par les copains et relations légères. Les amitiés sont moins malmenées par l'âge, sauf au niveau de leur fréquentation.

On assiste donc bien de façon générale à un resserrement, quantitatif et qualitatif.

Les modes de sociabilité: une évolution qualitative

Basées sur des méthodes de recueil qualitatif, mes enquêtes (10) m'ont permis d'aller au-delà de ces résultats dans la compréhension de la construction même du réseau et des relations. On peut ainsi approfondir l'étude des modalités de ce resserrement qualitatif: en particulier, de quelle façon la place et le rôle de l'amitié changent-ils à ce moment du début de l'âge adulte?

J'ai cherché à étudier la structuration des réseaux; je dis bien structuration, et non structure; en effet, pour moi il s'agit d'explorer les rapports et l'organisation des différentes parties du réseau dans une perspective dynamique, c'est-à-dire d'étudier les façons dont des relations sont extraites des contextes et des cercles sociaux, distinguées, particularisées. Bien sûr, je ne dispose pas jusqu'ici de données recueillies dans une réelle dimension diachronique. Mais la dimension dynamique est présente non seulement par la comparaison de réseaux à des âges différents (ce qui est le cas pour les enquêtes statistiques aussi), mais aussi par la prise en compte de l'origine de la

relation, et de son rapport actuel à cette origine: la personne est-elle toujours intégrée dans le cercle social duquel elle a "extrait" un ami, ou est-ce un "ex-cercle" aujourd'hui dissout (comme une bande d'adolescents, ou un ancien voisinage), dont elle n'a conservé qu'une relation privilégiée? ou encore l'ami a-t-il été rencontré indépendamment d'une inscription dans un groupe stabilisé?

Pour moi, la structuration du réseau réside dans le rapport qui lie les relations au contexte initial, au cadre initial de la sociabilité. Les relations qui constituent le réseau sont-elles imbriquées dans des contextes et étroitement dépendantes de la fréquentation de cercles particuliers, sont-elles liées à l'existence d'un groupe et collectivement définies, ou bien sont-elles plus "électives", radicalement dissociées de milieux d'origine? Certains auteurs ont également mis l'accent sur l'importance de cette opposition (11), même si elle est traitée différemment, à partir d'autres questions.

En ce qui concerne l'évolution en fonction de l'âge, j'ai pu reconstituer une sorte de suite "pseudo-diachronique" en confrontant 3 types de réseaux définis empiriquement: les réseaux "contextualisés", "dissociés", et "électifs".

-1- On trouve en effet dans les jeunes âges (20 à 30 ans), une étape de forte contextualisation des réseaux; les cercles sociaux sont nombreux, les copains et les amis y sont insérés; les réseaux sont étendus; les relations y sont souvent agrégées en petits groupes, la densité est élevée. Les groupes sont définis en tant que cercles sociaux actifs pour la plupart, périmés pour certains (des "anciens de..."), mais toujours collectivement définis et vécus. Les amis sont très fréquemment rencontrés, et pour des activités diverses.

-2- Survient ensuite (vers 40 ans, ou plus jeunes pour ceux qui ont été "déracinés" de leur milieu d'origine: mobilité résidentielle en particulier) une étape de dissociation entre les amis, issus d'anciens cercles dissous, et les relations plus légères établies au sein des cercles sociaux actuels. Dans une première "phase" les rencontres avec les amis sont encore très fréquentes, dans une seconde elles se raréfient nettement. On voit là s'établir le clivage entre une sociabilité à base collective et une sociabilité plus individualisée, moins agrégée. Les amis ont été "désignés" individuellement il y a quelques années à partir de cercles aujourd'hui désactivés, n'ont été ni remplacés ni confrontés à d'autres plus récents. Cette absence d'amis connus dans l'âge adulte est surtout le fait des membres des classes populaires.

-3- Le déclin se poursuit ensuite, par raréfaction des cercles sociaux d'une part, et par abandon progressif des amis issus des anciens cercles d'autre part. La désignation d'amis survit un peu à l'arrêt de leur fréquentation. La taille des réseaux se restreint ensuite. On voit là l'explication de cette "inertie" de la taille des réseaux par rapport à la fréquentation, notée dans les enquêtes statistiques.

Cette série est une reconstitution, bien sûr, par comparaison de données recueillies de façon statique, en une seule fois, mais qui permettent aux intéressés de rappeler l'histoire de leurs relations, leur déroulement.

Je mentionne ici simplement le fait que l'origine sociale est là aussi un facteur qui infléchit cette évolution: les membres des catégories supérieures "passent" beaucoup plus tôt à un mode de sociabilité de type

"électif", qui désigne les amitiés comme des relations privilégiées, "à part", basées sur l'interpersonnalité.

On voit donc que si l'on peut parler d'un resserrement de la sociabilité au fur et à mesure que l'on avance en âge, il ne s'agit pas d'une simple diminution de la sociabilité, d'un appauvrissement ou d'une raréfaction, mais bien d'un changement complexe concernant la qualité même des relations, la façon dont elles sont appréhendées, vécues et construites à partir de contextes collectifs.

J'ai le très net sentiment que cette distinction de différentes étapes des modes de sociabilité doit être approfondie, d'une part parce qu'elle est ici encore bien trop inachevée, construite sous forme d'hypothèses, et d'autre part parce qu'elle paraît être fondamentale pour l'étude des modes de socialisation.

Tout d'abord, il est nécessaire d'approfondir l'étude de la dynamique relationnelle proprement dite, lorsque l'on parle de structuration de l'ensemble du réseau, même si les deux sont liées. On doit en particulier se pencher davantage sur les procédures de désignation d'amis, voir comment se construisent et s'agentent les critères de cette "labellisation" en fonction des expériences personnelles, de l'histoire et du vécu des relations, etc. C'est une recherche sur laquelle j'ai maintenant des nouvelles données, en cours de traitement, à partir d'une enquête sur la dynamique des relations de confiance menée pour l'ANRS, en collaboration avec Alexis Ferrand et Lise Mounier.

Dans cette optique, je travaille également sur l'articulation entre la notion de crise, de drame, et les relations d'amitié. La notion de crise est ici entendue comme une crise individuelle, mais elle rejoint peut-être une dimension plus vaste dès lors qu'on s'aperçoit que l'effet de ces crises provient surtout de la rupture de rôles, de codes sociaux qui survient alors, comme dans d'autres "moments" de rupture des habitudes sociales que sont les stages, voyages, service militaire, etc... et qui sont aussi pourvoyeurs de relations d'amitié (12).

Si la définition que les personnes donnent de l'amitié ne varie pas vraiment en fonction de l'âge (elle est plus sensible à l'origine sociale) (13), par contre les procédures de désignation d'amis, le mode d'élection, ainsi que la mobilité, le turn-over des amis, varient fortement avec l'âge. Difficile, dès lors, de ne pas considérer ces variations là dans les décomptes des amis dans le réseau... On peut aussi parler non pas d'un "âge de l'amitié" au moment de la jeunesse, mais plutôt distinguer deux types d'amitié: celles de la jeunesse et celles de l'âge adulte. On sait aussi, dès lors, que l'âge au début de la relation est plus important que la durée, l'ancienneté proprement dite de la relation... C'est là, par exemple, que les travaux qualitatifs peuvent orienter, voire corriger l'élaboration des enquêtes quantitatives.

Mais surtout, ces hypothèses concernant une évolution des modes différents de sociabilité au fur et à mesure de l'avancée en âge, paraissent tout à fait cruciales pour l'étude de la socialisation et de l'insertion sociale. En effet, on perçoit là qu'au-delà des variations quantitatives et descriptives des réseaux, c'est la façon même de se socialiser, de fabriquer des relations à partir de contextes, et de considérer ces relations dans son rapport à soi-même, qui est importante. C'est donc le point fondamental, celui qu'il faut approfondir maintenant. Des études limitées aux considérations numériques et descriptives de "degrés d'insertion" sociale par le biais de quantifications et de descriptions des réseaux existants, ne pourront être très riches si elles ne prennent pas en compte les "façons de structurer" le monde

relationnel, et leurs évolutions qualitatives. Ne considérer que les résultats ponctuels de ces opérations interdirait de rendre compte de ces processus, mais aussi pourrait induire en erreur en présentant des modèles de socialisation qui seraient décalés, non contemporains du sujet au temps considéré.

Ceci dit, ces hypothèses ont été construites en ce qui me concerne dans une "pseudo-diachronie" reconstituée en partie par les sujets, en partie par moi-même dans les agrégations opérées. En plus, là encore, il est difficile de distinguer ce qui relève de la stricte avancée en âge, et du franchissement des étapes du cycle de vie. On ne sait pas exactement comment s'opère ce "vieillissement", comment s'agencent et agissent les divers facteurs qui constituent un faisceau de variables liées à l'âge.

Une problématique adaptée à une tentative de précision de ces résultats et de réponse aux questions qu'ils soulèvent: l'enquête longitudinale sur panel. Projet de recherche

Mon projet, en deux mots, repose sur un double déplacement, thématique et méthodologique.

Pour moi maintenant, le thème central n'est plus la sociabilité par elle-même, mais plutôt l'articulation entre structuration et évolution du réseau et des relations d'une part, et processus d'entrée dans la vie adulte et d'insertion sociale d'autre part.

Au niveau méthodologique, il s'agit de se donner les moyens d'étudier les processus dans leur continuité temporelle réelle. Pour cela, seule une enquête longitudinale sur panel, qui procède par entretiens répétés régulièrement auprès des mêmes personnes, pourra nous fournir le matériau adéquat. On pourra ainsi étudier plus finement le détail et l'articulation des facteurs à l'oeuvre dans le déroulement du cours de la vie, dans les divers processus de socialisation, et tout ceci dans le cadre des structurations globales qui définissent le champ des itinéraires possibles.

La jeunesse et l'entrée dans la vie adulte constituent évidemment la période de la vie la plus intéressante parce que la plus dense en événements, choix et bifurcations de trajectoires, et ceci dans tous les domaines de la vie. C'est aussi, on l'a vu, une période de mutation des modes de sociabilité.

Afin de pouvoir comparer des trajectoires contrastées, nous avons choisi de commencer ces enquêtes avec une cohorte de 90 jeunes de 18 ans environ, répartis en trois groupes: l'un en lycée classique, un autre en lycée technique (classes de terminales), le troisième en stage d'insertion. Cette première étape sera menée en collaboration avec Didier Le Gall.

Tous les deux ans ensuite, nous reverrons ces mêmes jeunes pour un nouvel entretien. Nous essaierons de poursuivre cette procédure jusqu'à ce qu'une partie importante de ces personnes ait eu un premier enfant.

Les apports de ce projet sont multiples

- Au niveau méthodologique, cette enquête constituera l'une des très rares enquêtes qualitatives sur panel, la seule à ma connaissance portant sur ces thèmes. Au-delà de ses propres questions et problèmes méthodologiques, elle sera mise en rapport avec des enquêtes quantitatives, et l'articulation entre les deux sera un point de questionnement.

- On aura la possibilité de dissocier cette fois réellement les divers facteurs pertinents, en isolant exactement ce sur quoi chacun d'eux agit, comment, et à quel moment (en quoi un célibataire tardif se rapproche-t-il plutôt d'un jeune célibataire, en quoi se rapproche-t-il d'un homme marié de son âge?). On va enfin démêler tout ce faisceau de variables associées au vieillissement.
- On pourra aussi rechercher des enseignements sur l'articulation entre les différents domaines sur lesquels portent les processus d'insertion, leurs rythmes respectifs, leurs correspondances (insertion professionnelle, résidentielle, familiale...)
- On étudiera aussi plus précisément les processus d'avancée en âge eux-mêmes, les calendriers, les modes et les temporalités de franchissement d'étapes, d'établissement de délais, de durées...

L'axe temporel est donc devenu une dimension majeure de mon travail. Si je tente maintenant de préciser ce qui, dans ce projet, retentit avec la notion de mobilité, cette dimension diachronique est la plus évidente. Une enquête par panel suit l'avancée dans le temps, la mobilité dans l'histoire, dans la trajectoire. On privilégie ensuite la mobilité sociale; tentons de préciser le(s) sens que prendra pour nous, dans ce projet, cette notion très générale. Tout d'abord, pour faire le lien avec le point précédent, on pourra parler de mobilité entre groupes d'âges, ce qui n'est pas exactement la même chose que l'avancée en âge: la société introduit dans cette linéarité des découpages formels, des seuils, qui "cassent" l'évolution "naturelle", d'une part en introduisant des ruptures de rythme, d'autre part en donnant des "valeurs" différentes à certaines étapes. Mais l'acception la plus courante concerne la mobilité entre classes sociales, entre catégories socio-professionnelles, d'une génération à l'autre le plus souvent. En référence à un contexte socio-économique précis, on compare généralement les professions des enfants avec celles de leurs parents, et on dessine des trajectoires récurrentes (14). Le passage à l'âge adulte peut alors être compris comme une mobilité entre un groupe social d'origine, de référence (celui de ses parents) et un groupe social d'appartenance (celui de son propre métier). En référence à cette conception, on peut dire que nous allons avec ce projet à la fois élargir l'étendue des champs pris en compte, situer ces trajectoires dans un contexte local, mais en restreindre la portée temporelle et historique.

- Dans notre conception de la mobilité sociale entrent en compte, en articulation avec le domaine de l'emploi et de l'insertion professionnelle, d'autres champs de la vie sociale (famille, résidence, couple et foyer, loisirs...); ceux-ci peuvent en effet constituer des investissements tout à fait importants, prioritaires éventuellement à certains moments, qui peuvent fonctionner en synergie ou bien en alternative avec ceux du domaine professionnel. Ils interviennent donc tout à fait dans la mobilité sociale. Par ailleurs, le réseau personnel de l'individu sera au centre de nos préoccupations, et celui-ci couvre tous les domaines de la vie. On verra justement évoluer, s'ajuster et réagir les relations avec leurs pondérations relatives, leurs mobilisations dans le réseau au fur et à mesure des mutations à l'oeuvre. On pourrait dire que la mobilité concerne le réseau de l'individu, mais aussi les mouvements de l'individu dans son propre réseau. Dans cette optique, on peut considérer que la mobilité fonctionne aussi comme un atout, en matière de construction du réseau. C'est ce qui peut ressortir de mon travail antérieur comme une hypothèse à approfondir: les

membres des classes moyennes et supérieures "cumulent" divers caractères de la sociabilité. Ils s'inscrivent dans des cercles sociaux plus variés, leurs réseaux sont plus diversifiés, ils ont davantage de relations, davantage d'amis en particulier. Ils "résistent" mieux au déclin de la sociabilité avec l'âge, perdent moins leurs amis d'enfance mais se font également davantage d'amis tardivement, ils renouvellent plus leur réseau. Ces atouts et cette "compétence" en matière de sociabilité seraient à relier à leur mobilité relativement plus grande, mobilité spatiale et sociale. Moins "insérés" dans des milieux sociaux localisés, davantage déplacés au cours de leurs trajectoires sociales, les membres des classes supérieures sont plus à même de "décontextualiser" leurs relations, de faire varier les circonstances de rencontres et de privilégier, alors, la dimension proprement interpersonnelle des liens. Plus souples, leurs relations sont alors plus adaptables, plus plastiques, et supportent mieux les changements de la vie. Le réseau est aussi relativement aisément renouvelé. Plus qu'à un simple clivage entre classes sociales, c'est donc à mon avis à la notion de mobilité sociale qu'il faut relier les différences qualitatives en matière de modes de socialisation évoquées plus haut.

- Les trajectoires personnelles d'insertion sociale, en particulier, ici, le versant professionnel, seront mises en rapport avec un état descriptif du "champ des possibles", de l'ensemble du dispositif local concernant l'emploi (entreprises, organisations jouant le rôle d'intermédiaires telles l'ANPE, les organismes de formation...). On dressera en quelque sorte la "carte" des institutions et des cercles sociaux ayant à voir avec l'emploi dans la région de Caen. A. Degenne, L. Mounier et M.O. Lebeaux travailleront plus particulièrement sur cet aspect. Le réseau personnel sera compris comme un des moyens d'accès à ces instances, la question centrale ici étant celle de la distance et des modes d'accès aux lieux-clés de l'insertion. La mobilité, là, peut être comprise comme la circulation, l'appropriation des ressources constituées par ces informations, par les personnes qui les portent, par celles qui y donnent accès; elle est aussi circulation concrète de la personne entre ces morceaux de réseaux, ces cercles sociaux, ces lieux stratégiques. L'espace n'est pas complètement absent de cette recherche. Les trajectoires résidentielles constituent un versant de la mobilité qui nous intéresse également tout à fait, en ce qu'elles peuvent interagir avec les autres domaines. Tous les jeunes que nous interrogerons seront, au départ, scolarisés ou en formation à Caen. Plus tard, bien sûr, certains en partiront, et nous les suivrons néanmoins dans nos enquêtes. Nous rejoindrons là certains géographes sur la question des rapports entre territoire d'origine, territoire d'accueil, recompositions des identités locales, effets de mémoire, etc...

- Si ce projet nous permet d'étudier de manière assez fine les évolutions et trajectoires des individus dans l'environnement structurel, par contre il ne nous permet pas d'inclure la façon dont ces structures elles-mêmes évoluent (institutions locales, marché de l'emploi, mais aussi situation du logement, politiques sociales, etc... sans oublier les aspects culturels, l'évolution des mœurs, des mentalités...). Les dimensions d'époque historique, de génération seront absente du tableau. En effet, pour les traiter, il aurait fallu pouvoir comparer plusieurs cohortes successives, pour voir en quoi le fait d'avoir 16 ans en 1994 différait du fait d'avoir 16 ans en 1996, 1998, 2000, etc. Il aurait fallu, tous les deux ans, reprendre en plus le processus avec un nouveau panel de jeunes, pour pouvoir comparer l'état des conditions dans lesquelles ils évoluent, par rapport à leurs camarades auparavant. En effet, ces

structures évoluent, à quelques années d'intervalle en tout cas, de façon sensible (15). Nous prendrons en compte ces évolutions bien sûr, mais de façon générale, de façon précise aussi dans la façon dont elles touchent nos individus, mais ceci à des âges différents puisque eux, entre-temps, auront vieilli et seront eux-mêmes dans des conditions différentes en ce qui concerne leur rapport à ces réalités structurelles.

C'est donc une limite de ce projet, dont nous devons rester conscients faute de disposer des moyens d'y remédier.

Je terminerai, afin de ne pas finir sur cette note pessimiste, en vous proposant une tentative de définition synthétique de ce qu'est, dans ce cadre, la mobilité. Ceci ouvrira peut-être la discussion. En bref, on pourrait dire que la mobilité, pour nous dans ce projet, c'est l'ensemble des parcours et des processus d'accès, de mise en oeuvre, de valorisation et de transformation d'un capital social dans la construction d'un itinéraire, en référence au champ des possibilités offertes dans l'environnement contemporain.

Discussion

(Sandrine Garcia) Peut-on trouver des situations de crise dans une relation amicale, en particulier des cas de concurrence affective entre conjoint et amis au moment du mariage?

- Des conflits ouverts entre amis à ce propos, je n'en ai pas vu; mais un abandon, oui. Et le plus souvent c'est la femme qui abandonne ses amis d'enfance quand elle se marie (16), alors que le mari conserve davantage les siens. La femme adopte davantage les amis de son mari. Le mariage, de fait, est une cause majeure d'abandon des amis d'enfance. Mais c'est un abandon qui se fait doucement, semble-t-il sans véritable conflit ouvert.

(André Mary) N'y a-t-il pas certains glissements entre sociabilité et amitié? Lorsque l'on construit des hypothèses de modes de structuration des relations en termes de décontextualisation des relations et d'émergence de relations de type électif, est-ce qu'on ne tourne pas en rond? Si l'on retient cette tension entre sociabilité contextualisée et sociabilité élective, qui semble être fondamentale, quelle est la différence entre cette dernière et l'amitié?

- L'amitié est incluse dans la sociabilité, c'est une forme de sociabilité, que je distingue parce qu'elle n'est pas placée sur un continuum, elle n'est pas l'aboutissement d'une évolution linéaire; il y a un saut qualitatif dans le passage à l'amitié: dans les représentations en particulier, l'amitié est radicalement distinguée. Le mot a une autonomie très nette dans le sens commun. Je cherche donc plutôt à étudier ses rapports avec les autres formes de sociabilité. Quand je parle de décontextualisation, on est à un autre niveau: on sort, là, simplement, du contexte initial de la rencontre; par exemple, le jour où l'on décide d'aller au théâtre avec une collègue de bureau, ou de l'inviter à dîner, de lui présenter sa famille, il y a décontextualisation. Cela touche un peu à la notion de multiplicité, qui est un critère très important pour l'étude de la structure du réseau. Je corrigerais un peu cette notion en disant que ce n'est pas simplement la question du nombre de contextes investis qui est importante, mais plutôt celle d'une aptitude à diversifier de façon dynamique ces contextes, à en ajouter des nouveaux. C'est là que l'on va vers l'élection; mais on est encore en-deça de l'amitié.

(Monique Bertrand) L'esquisse de définition proposée à la fin évoque des processus, alors que j'ai plutôt vu des procédures; on voit surtout l'objet d'un point de vue interne, mais pas toujours les délimitations externes, les autres champs de relations interpersonnelles. Par exemple, quels sont les rapports entre amitié et clientélisme?

Peut-on aussi se poser la question de ce qui circule dans une relation d'amitié, faire "l'économie" de la relation, dans le sens de circulation de valeurs, de biens matériels, monétaires... Est-ce qu'on peut comprendre, à travers ce qui circule, le passage du copinage à l'amitié, par exemple, ou de l'amitié à d'autres modes de relations interpersonnelles?

Est-ce qu'on ne peut pas dépasser l'échelle de temps individuel en abordant les choses d'une manière trans-générationnelle, en posant des questions sur la façon par exemple dont les parents abordaient l'amitié? L'aspect social de l'amitié serait perçu aussi dans cette dimension là: un héritage, éventuellement une capitalisation, d'une génération à l'autre, d'un champ de légitimité de certaines relations.

- Je n'ai pas vraiment étudié les relations de clientélisme, qui sont moins institutionnalisées dans nos sociétés qu'ailleurs. Les rapports que j'ai établis avec les domaines adjacents concernent plutôt les copains (sociabilité non amicale), et la famille.

- Je traite bien sûr la question de la circulation des biens dans les relations; mais ce lien est complexe, et pas toujours très éclairant. Il peut circuler des biens très importants, très facilement, sans que l'intensité relationnelle soit du tout connectée avec cet échange. Le lien entre qualité de la relation et volume d'échange ne peut être établi systématiquement, il peut y avoir une déconnection totale. Cela ne revient pas à dire que les échanges ne sont pas importants dans les relations, bien sûr; mais on n'en déduira pas la qualité de la relation. On doit plutôt étudier comme une question les rapports entre les deux.

- Oui, la sociabilité des parents est tout à fait intéressante à mettre en rapport avec celle des enfants. Je n'ai pour le moment pas établi ce rapport. Il me paraît très difficile à aborder par le biais des enfants, et délicat à manipuler: déjà, reconstituer sa propre vie, ce n'est pas toujours évident, alors reconstituer celle de ses parents... Peut-être que cela sera plus facile avec des adolescents qui vivent encore chez leurs parents. Mais effectivement, il doit y avoir héritage dans ce sens là, d'une façon ou d'une autre, éventuellement par des processus assez complexes.

(Alain Degenne) Qu'est-ce qui est virtuel, qu'est-ce qui est actif, finalement? Il est question de capital social; on essaie de parler de mobilité. Mobilité, cela suppose de construire des repères, de voir comment on se déplace dans un champ de relations sociales. Et là dedans, il y a la question du passage de l'actif au virtuel, du lien actif au lien capitalisé. Si on reste au niveau de la sociabilité, on reste au niveau de l'appréhension d'une activation de ce qu'est ce capital de liens. Or, on ne peut pas poser le problème de la mobilité uniquement à travers la sociabilité. On a besoin, pour cela, d'avoir un passage à un autre niveau qui est celui de la capitalisation. Est-ce qu'on ne devrait pas prendre de front ce problème du passage des liens actifs à des liens virtuels, et à autre chose que l'écume que représente la sociabilité telle qu'on la perçoit immédiatement?

A propos de l'importance accordée à la qualité de la relation, moi je ne sais pas quel statut lui donner, je ne sais pas quoi en faire. Ça n'est pas relié au reste. Ça n'est en particulier pas lié aux processus d'échanges de biens, d'accumulation, de capitalisation. Donc cela me fait

dire que du point de vue du capital social, la qualité de la relation, je ne sais pas ce qu'elle vient faire.

- Oui, peut-être que la qualité de la relation n'a rien à voir avec la relation vue comme un capital social, c'est possible. Moi je m'intéresse à l'amitié par ailleurs. Si on entend relation comme capital social, en fait ça veut dire relation qui peut donner accès à des cercles sociaux, et relation comme atout, y compris pour se valoriser soi, pour accumuler du poids dans sa besace, etc. Je ne sais pas finalement si la qualité de la relation aura beaucoup de poids dans la mise en oeuvre, la valorisation de ce capital. C'est quelque chose qui reste à étudier, effectivement, et que je vais étudier maintenant que j'opère ce déplacement thématique de la sociabilité en soi vers l'articulation entre sociabilité et construction du capital social. Mais je ne peux rien en dire actuellement, sans résultats précis, même si je suis d'accord sur le fait que c'est une question centrale.

- Qu'est-ce que le lien virtuel? c'est le capital social?

(Alain Degenne) C'est le processus de transformation qui s'opère à partir de contacts que l'on a, qui constituent un pôle de référence dans une étude de mobilité. La question est: quel est le lien entre l'activation et le fait que la relation soit présente, une relation qui va pouvoir être considérée comme un capital?

Du point de vue de la théorie du choix rationnel, ce qui fait le capital social, c'est le fait qu'il y ait eu des échanges entre les individus, des interactions réelles qui ont constitué un certain capital de confiance. Il y a une partie de la négociation qui est un acquis, qui n'est pas à refaire. Et donc, ça c'est du capital social. Ce que l'on doit observer c'est peut-être justement cette transformation, cette création d'un acquis de confiance, qui va pouvoir durer très longtemps... Par exemple, c'est le fait qu'on donne de l'importance aux associations d'anciens élèves sur le marché du travail: parce qu'on a été dans la même école, ou au régiment ensemble, il y a de la confiance qui s'est accumulée.

- Simmel parlait de la confiance comme une extrapolation de l'expérience... Oui, il y a une accumulation de capital, même virtuel, même sans "passage à l'acte" obligé à chaque fois. Je parlais tout à l'heure de déplacement de l'individu dans son réseau. J'ai dit aussi que chaque relation renvoie à un cercle social. Un individu a à sa disposition un certain nombre de cercles sociaux. Justement, l'intérêt de ce projet là, ça sera de révéler l'articulation entre les cercles sociaux dans lesquels il est inscrit, les relations qu'il va en tirer, et l'évolution de ce processus dans le temps. On va voir des relations supplémentaires dans ces cercles sociaux, on va voir aussi des nouveaux cercles sociaux auxquels il aura eu accès, et ce mouvement là, la façon dont il se déplace dans un réseau existant, et potentiel, ça va nous dire quelque chose sur la création de ce capital. Je parlais de pondération. On va voir qu'à certains moments de sa vie, il va mettre l'accent, par l'activation de ses relations, sur tel ou tel aspect. On va voir des déplacements de pondération de cercles, et de pondération de relations... et c'est peut-être seulement à la fin de l'enquête, a posteriori, qu'on verra en quoi ces relations ont constitué du capital social.

On peut aussi poser des questions sur des liens virtuels ("until peut-il devenir un ami?"), et les gens y répondent, ils ont des représentations sur les potentialités des liens. Et ces représentations, ces pondérations, c'est un peu l'anticipation de morceaux de trajectoire par l'individu. Où pense-t-il placer ses billes? Quelles sont ses stratégies? C'est comme ça que je vois cette appréhension du capital social. Mais la valorisation effective du capital social, on ne la verra qu'a posteriori.

Peut-être qu'on rejoint là la question de la qualité: en quoi telle relation compte, qu'est-ce que l'individu y investit? La qualité qu'il attribue à la relation, la façon dont il la qualifie, dont il la valorise, peut être un indicateur de son investissement dans ce pôle là, dans ce capital là; ou peut-être pas. En tout cas, la qualité a peut-être à voir avec l'investissement, et l'investissement n'est pas très loin du capital. Voilà la façon dont je relierais ça, en tout cas comme question.

(Monique Bertrand) Il y a une nette insistance sur le "dit" relationnel, les confidences, les mots... Alors que la question du capital social implique aussi du non-dit. Comment articuler les deux? - Justement, après avoir longtemps travaillé sur le "vécu" relationnel, je m'appête maintenant à le mettre en rapport avec les processus concrets de socialisation et d'insertion sociale, la façon dont l'individu avance effectivement dans sa vie. On va toucher là à du réel, à des faits, que l'on pourra relier maintenant au réel et aux faits de la sociabilité, mais aussi aux projets, dans les deux sens: projets de sociabilité, et projets dans la vie (les choix, les pondérations, les investissements...). Le projet étant peut-être pour moi l'intermédiaire entre le sens qu'on donne aux choses, le discours, et ce qu'on aura au bout du compte: "j'ai trouvé du travail, j'ai accompli mon projet, et telle relation m'a servi à ça". Mais bien sûr, à chaque étape, la situation concrète de l'individu, ses réalisations, ses capitaux et ses relations effectives constitueront le socle de l'analyse de son évolution.

(Alain Degenne) Le problème est toujours le même à propos de mobilité: pour parler de mobilité il faut qu'on se construise un système de repères. Or, ce système de repères bouge précisément parce que les gens agissent dessus. Les interactions entre les individus transforment finalement le système de repères qui nous permet de juger de la mobilité. C'est un problème.

- Quand je disais que la mobilité sociale, pour moi, ça pouvait être les mouvements de circulation de l'individu dans son réseau, c'est un peu ça...

(Alain Degenne) Oui, sauf que ce réseau, il évolue. On circule dans quelque chose qui change et qu'on transforme. Il n'y a pas que circuler, il y a une intervention sur.

- Oui, peut-être que le mot "circuler" est trop restreint. Circuler dans le réseau pour moi c'est aussi créer des relations à partir de cercles sociaux desquels on n'avait pas encore créé de relations. Mais il y a aussi l'accès à de nouveaux cercles sociaux, volontairement ou pas, où l'individu n'a pas forcément de relations personnelles. Donc il y a aussi l'évolution de son bagage de cercles, de sa constellation de cercles. Dans la mobilité, sinon, c'est vrai que l'ensemble de référence bouge. Mais on ne parlera sans doute que de façon relative: par rapport au temps t1, l'individu qui est aujourd'hui au temps t2 a bougé de telle façon, et a fait bouger son environnement de telle façon... et l'environnement global, dont le commandement lui échappe, a lui aussi bougé de telle façon... Et peut-être que sur l'ensemble on trouvera des cycles, des rythmes, des évolutions récurrentes, ainsi que des différences sociologiquement significatives. Je ne vois pas, pour le moment, d'autre façon d'aborder cette question effectivement complexe.

(Vincent Caradec) Quelle est la place accordée à l'identité et à la construction identitaire dans ce schéma? Il est fait référence en particulier à des lieux prioritaires d'investissement (famille, résidence, loisirs, profession), dans lesquels l'individu se construit,

où il va placer ses billes. Donc on sent que c'est important, la façon dont on se construit, pour l'insertion, et aussi pour la constitution des réseaux.

Le fait de décontextualiser la relation, est-ce que c'est aller prendre un pot avec une collègue de bureau, ou est-ce que c'est l'emmener dans sa famille, l'introduire dans un autre cercle social? Peut-être y a-t-il là deux types de décontextualisation qui peuvent être différents.

- La notion d'identité, en général je ne la nomme pas, mais on peut dire qu'effectivement elle est au centre de mon travail. Derrière la sociabilité on trouve de l'identité, mais pour moi c'est souvent une notion qui, exprimée comme telle, sert plutôt de boîte noire. Donc je préfère éviter le mot, et préciser davantage. Par exemple, dans mon projet, l'identité sera plutôt un mode de socialisation, qui implique une intégration dans un cercle, dans un nouveau monde; on peut l'appeler identité, mais je préfère préciser davantage.

- En ce qui concerne la décontextualisation, le fait d'aller boire un pot et le fait d'inclure la personne dans un nouveau cercle, les deux sont intéressants, et les deux constituent des étapes de décontextualisation. C'est d'ailleurs, comme je l'ai dit, davantage une question de dynamique et d'ajouts, que de nombre d'activités.

(Vincent Veschambre) A partir de mon travail, je constate également une relation entre la mobilité, en particulier géographique, et le développement du réseau. Pour les enseignants, les affectations professionnelles induisent une grande mobilité, qui leur donne autant d'occasions de rencontres supplémentaires, ainsi qu'une capacité à conserver des amitiés malgré la distance. Il y a une notion qu'on aime bien en géographie, c'est celle d'échelle. Peut-être peut-on caractériser un réseau par sa diversification, mais aussi en termes d'échelle. Il y a les gens qui bougent peu, donc qui ont un réseau local, et puis ceux qui bougent et qui ont un réseau à l'échelle régionale, voire plus vaste.

- Oui, cette notion d'échelle est importante, et elle est socialement marquée. Si l'on s'intéresse par exemple aux relations terminées, aux amis abandonnés, on constate que beaucoup de gens disent "je ne le vois plus parce qu'il a déménagé". Or, on s'aperçoit que certains peuvent conserver des amis qui habitent à l'autre bout de la France, et que par contre d'autres, en déménageant d'un kilomètre, dans la ville, attribuent la rupture à ce déménagement. L'échelle de distance supportable est socialement distribuée. Pour des gens originaires de certains quartiers ouvriers de Marseille, qui sont nés là, leurs parents également, qui sont toujours restés là, le fait de bouger de 500 m, c'est radical, cela n'est plus le même monde! Par contre, dans les catégories supérieures, on trouve des gens, des cadres par exemple, qui ont des amis vivant à l'autre bout de la France. Pour certains, le fait de s'être éloignés a même renforcé la relation. Le sociologue peut donc confirmer au géographe que les échelles sont relatives, et liées à l'origine sociale...

Bibliographie

ALLAN G.A., 1979, A sociology of friendship and kinship, London, G. Allen & Unwin.

AYMARD M., 1986, "Amitié et convivialité", in ARIES P. & DUBY G. (eds), Histoire de la vie privée, tome 3, Paris, Seuil.

BABCHUK N., BATES A., 1963, "The primary relations of middle-class couples: the study of male dominance", *American Sociological Review*, n°28.

BIDART C., 1991, "L'amitié, les amis, leur histoire; représentations et récits", *Sociétés contemporaines*, n°5, pp.21-42.

BIDART C., 1994, "Amitiés et crises: le lien social à l'épreuve", à paraître in *Identités et situations d'incertitude*, Caen, Cahiers et documents de la MRSH.

BLOSSFELD H.P., 1992, "Les trajectoires professionnelles en RFA: étude des effets de cohorte, de période et de position dans le cycle de vie", in COUTROT L. & DUBAR C. (eds), *Cheminevements professionnels et mobilités sociales*, CEREQ, CNRS-IRESO, La documentation Française.

EISENSTADT S.N., RONIGER L., 1984, *Patrons, clients and friends: interpersonal relations and the structure of trust in society*, Cambridge University Press

FORSE M., 1981, "Les réseaux de sociabilité: un état des lieux", *L'année sociologique*, n°41

HERAN F., 1987, "Comment les Français voient-ils", *Economie et statistique*, n°195

HERAN F., 1988, *La sociabilité, une pratique culturelle*, *Economie et statistique*, n° 216

LEMEL Y. & PARADEISE C., 1976, *La sociabilité*, Paris, INSEE.

LEMEL Y., 1991, *Stratification et mobilité sociale*, Paris, Armand Colin.

PARADEISE C., 1980, "Sociabilité et culture de classe", *Revue française de sociologie*, n°21.

SILVER A., 1989, "Friendship and trust as moral ideals: an historical approach", *Archives Européennes de sociologie*, n°30.

SIMMEL G., 1981, (1^è édition 1917), *Sociologie et épistémologie*, Paris, PUF

WELLMAN B., CARRINGTON P.J., HALL A., 1988, *Networks as personal communities*, in WELLMAN B., BERKOWITZ S.D. (eds), *Social structures, a network approach*, Cambridge University Press.

WELLMAN B., 1992, book review: allan g.a., 1989, *Friendship: developing a sociological perspective*, Westview; *Journal of social and personal relationships*, vol.9, pp.155-160

1 Simmel G., 1981.

2 Wellman B., 1992.

3 Eisenstadt S.N., Roniger L., 1984.

4 Cf. en particulier les travaux d'A. Silver aux Etats-Unis, M. Aymard en France.

5 Cf. en particulier Forsé M., 1991, p.257; Lemel Y. & Paradeise C., 1976, p.232.

6 Paradeise C., 1980, p.596; Héran F., 1987, p.54

7 Il s'agit en particulier des enquêtes "loisirs", "emplois du temps", et "contacts avec autrui" menées par l'INSEE et, pour les Etats-Unis, du General social survey.

8 Si certaines de ces enquêtes statistiques incluent des jeunes dans leur échantillon, je n'ai pour ma part considéré pour le moment que les résultats portant sur les adultes, mon propre corpus étant constitué exclusivement d'adultes.

9 Héran F., 1988, p.9

10 Pour la thèse de doctorat, j'ai réalisé 66 entretiens semi-directifs auprès d'ouvriers, d'employés et de cadres travaillant dans 5 entreprises de Marseille.

11 Cf. Wellman B., Carrington P.J., Hall A., 1988; Allan G.A., 1979.

12 Bidart C., 1994.

13 Bidart C., 1991.

14 Cf. Lemel Y., 1991.

15 Blossfeld H.P., 1992. Cette difficulté à isoler la mobilité "structurelle" et les mobilités "résiduelles" a été soulignée également par Y. Lemel, op. cit.

16 Babchuk N., Bates A., 1963.

2